Ami du Clergé du 25 février 1954

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Carême de l'Année mariale. — Le Dogme et ses leçons : III. 3e Dimanche : Les conséquences du privilège, 57. — IV. 4e Dimanche : Sens du péché et sens de la grâce, 58.
Pastorale des Sacrements selon le Directoire. — XXXII. Le sens du péché, 59.
Retraites mariales pour religieuses. — IV. La « vraie dévotion » à Marie, 61.
Lectures bibliques. — I. Abraham : II. L'alliance, 63.

CARÊME DE L'ANNÉE MARIALE

Le dogme et ses leçons

III

3e Dimanche

LES CONSÉQUENCES DU PRIVILÈGE

On n'a pas épuisé tous les dons faits à Marie par le privilège de son Immaculée Conception, quand on a dit qu'elle fut, dès cet instant, pleine de grâce. Avec la grâce, lui fut accordée cette intégrité parfaite dans son corps et dans son âme, dont avaient été favorisés Adam et Eve. Il faut dire ces dons, afin de mieux comprendre les leçons pratiques de ce mystère, ce qu'on peut appeler la spiritualité de l'Immaculée Conception, et saisir, dans son Assomption, le couronnement de ce privilège.

Voyons quels furent ces privilèges et **de son corps** et **de son âme.**

I. — *De son corps*

Marie était à l'abri de la mort et de la souffrance.

1. — **De la mort.** « Dieu a créé l'homme pour l'immortalité... C'est par l'envie du diable que la mort est entrée dans le monde » (Sap., II, 23, 24) : « Tu ne mangeras pas du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, car le jour où tu en mangeras, tu mourras certainement » (Gen., II, 17). Et toutes les affirmations de S. Paul qui déclarent que la mort est entrée dans le monde par le péché (Rom., V, 12 ; VI, 23 ; I Cor., XV, 21, etc...). Dans le plan de Dieu, l'homme eut atteint la récompense de ses mérites sans passer par la mort.

Tel est l'enseignement de notre foi. Par son péché, l'homme a encouru « la colère et l'indignation de Dieu et par conséquent la mort, dont Dieu l'avait menacé auparavant » (Conc. de Trente, Sess. V, Can. 11).

Marie n'a pas contracté le péché. Elle n'a pas non plus contracté la peine. Si elle est morte, et c'est la pensée assez commune, — encore que l'Eglise ne se soit pas prononcée à ce sujet, — ce n'est pas par suite du péché, mais suite de la nature, qui de soi est sujette à la mort, et qu'elle accepta volontairement à l'exemple de son Fils afin d'expier avec lui à notre place.

2. — **De la souffrance,** c.-à-d. de la maladie, d'infirmités inhérentes à sa constitution, de tout trouble organique qui aurait pu occasionner des douleurs.

C'est l'avis général et cela semble bien demandé par le privilège de l'immortalité : la mort est habituellement la conséquence de ces infirmités. Et plus encore, d'après les paroles de la Sagesse, ce n'est pas seulement la mort qui est donnée comme châtiment du péché, mais aussi la souffrance.

Pour le même motif, parce qu'elle n'a pas contracté le péché, l'Immaculée n'en porte pas non plus le châtiment. Sain est le corps de Marie, parfaits tous ses organes et tous ses membres, aucun germe morbide en elle. Elle a pu, comme son Fils, éprouver la lassitude physique, dont ne sont pas exemptes les constitutions les plus robustes ; elle n'a pu contracter de maladie proprement dite.

Mais insistons davantage sur les privilèges de son âme.

II. — *De son âme*

Son âme, c.-à-d. l'intelligence et la volonté.

1. — **L'intelligence.** Adam et Eve, créés à l'âge adulte, reçurent de Dieu une science proportionnée à leur état aussi bien des choses profanes, que des choses religieuses et morales. Ils surent de Dieu comment agir pour user des biens du paradis dans lequel ils furent créés et, surtout, ils apprirent de lui tout ce qui était nécessaire à la conduite de leur vie morale et à l'éducation de leurs enfants. Comme le dit S. Cyrille d'Alexandrie, « notre premier père Adam n'acquit pas comme nous avec le temps la sagesse, mais aussitôt la création il apparut parfait dans son intelligence » (Sur S. Jean. II, ch. 30).

La conséquence de son péché fut d'amoindrir cette perfection de son intelligence. Il eut plus de difficultés à reconnaître le bien, surtout le bien pratique et moral. Il fut plus sujet à l'erreur. Il fut plus enclin à s'intéresser aux choses temporelles qu'aux réalités spirituelles.

Ces tares de l'intelligence se sont transmises à tous les hommes. Nous savons d'expérience nos hésitations, nos doutes, notre ignorance, qui font que la révélation des vérités, que notre raison pourrait normalement atteindre, nous est moralement nécessaire. C'est la conséquence du péché.

Il n'y a pas, en Marie Immaculée, cette blessure de l'intelligence. L'Eglise l'appelle la « Vierge très prudente », le « Trône de la Sagesse », la « Mère du Bon Conseil ». Sa connaissance des choses humaines et divines a eu des limites : nous le savons par l'Evangile. Mais si ne lui furent pas révélés d'emblée tous les détails de l'Incarnation et de la Rédemption, elle eut, à l'heure voulue, de ces mystères, la connaissance la plus haute, qui se nomme la Sagesse, pour se conduire et pour conduire les autres.

2. — **La volonté.** C'est ici que le péché de nos premiers parents a laissé pour toute l'humanité sa blessure la plus profonde.

Adam et Eve n'éprouvaient pas ces tendances mauvaises qui nous portent vers les plaisirs des sens, les richesses, les honneurs, à l'encontre des lois de la raison. Ainsi lisons-nous dans la Genèse qu'avant leur chute, ils ne rougirent pas de leur nudité qu'ils ne remarquèrent qu'après leur péché, à cause de leur désobéissance. « Jusqu'à leur prévarication, ils vivaient comme des anges dans le paradis, sans brûler du feu de la concupiscence » (S. Jean Chrysostome sur la Gen., Hom. XV, 4) et le Concile de Trente explique que S. Paul donne à la concupiscence le nom de péché, « parce qu'elle vient du péché et porte au péché » (Sess. V, can. 5).

Le premier homme a péché, non sous la poussée de ses passions, mais sous une tentation extérieure et parce que par nature toute créature est faillible. Ainsi avaient péché les anges révoltés.

Parce que la T. S. Vierge est immaculée, en elle se retrouve cette merveilleuse harmonie de tout l'être, qui résulte de la subordination de l'inférieur au supérieur, de la sensibilité à la volonté, de la volonté à Dieu. Le foyer de la convoitise n'y est pas étouffé, il n'a jamais existé. Si la tentation l'a éprouvée, ce ne put être que du dehors, comme pour N.-S. dans le désert.

* *

Quand nous chantons l'Immaculée, nous lui disons avec l'Eglise : « Vous êtes toute belle : **Tota pulchra es** ».

Cette beauté est faite d'abord de la plénitude de grâce qui est en elle, mais aussi de cette harmonie parfaite de tout son être. Marie est vraiment « le chef-d'œuvre du Très-Haut » comme la nomment les saints, la « **Mulier** », la femme par excellence, comme ils disent encore en commentant ce mot qui la désignent dans l'Evangile.

Tout cela, évidemment, en vue de la maternité divine à laquelle Dieu la destine.

Déjà, pour cela, elle est digne de notre admiration, de nos louanges, de nos bénédictions. Mais aussi par là, elle va devenir pour nous maintenant l'éducatrice et la maîtresse de notre vie morale.

Nous allons maintenant recueillir les grandes leçons de ce privilège pour la conduite de notre vie.

IV

4e *Dimanche*

SENS DU PÉCHÉ ET SENS DE LA GRACE

L'Immaculée Conception, c'est essentiellement la préservation du péché originel et la plénitude de la grâce, en Marie, dès le premier instant. Les deux formules disent la même chose, exprimée de double façon ; de façon négative : conçue sans péché ; de façon positive : pleine de grâce.

Une double leçon s'en dégage pour nous : **le sens du péché et le sens de la grâce.**

I. — *Le sens du péché*

Dans la prière de l'année mariale nous prions Marie : « O triomphatrice du mal et de la mort, inspirez-nous une profonde horreur pour le péché qui rend l'âme abominable à Dieu et esclave de l'enfer ».

C'est bien la première leçon à tirer de ce mystère.

Il nous montre, en effet, l'opposition radicale qu'il y a entre Dieu, le trois fois saint, et le péché, insurrection de la créature contre son créateur. Déjà le prophète demandait : « Qui comprend le péché ? **Delicta quis intelligit ?** » (Ps. XVIII, 13). Et les prophètes de notre temps, au sens profond de ce mot dans la Bible, peuvent poser la même question, quand on voit que l'on s'étonne de la parole des Proverbes nous affirmant que le juste lui-même pèche souvent (XXIV, 16). Et de fait, le Pape ne disait-il pas dans un de ses radio-messages (Noël 1946) : « Peut-être le plus grand péché du monde est-il que les hommes aient commencé de perdre le sens du péché. »

Il est assez courant d'entendre des gens, qui ont sans doute une vie honnête comme parle le monde, mais qui ne prient presque jamais, qui sont de parfaits égoïstes, qui s'accordent tous les plaisirs, même parfois celui qu'on appelle le plaisir tout court, et qui vous disent avec une parfaite conviction : « Moi ! mais je ne fais aucun péché... »

Evidemment, puisqu'on a perdu le sens du péché, la notion du mal... La délicatesse de conscience paraît jansénisme. Nous en sommes enfin venus, comme l'on dit, à une religion ouverte et compréhensive.

« Qui a connu la pensée du Seigneur ? » demande S. Paul après Isaïe. Oui, qui a connu la pensée du Seigneur sur le péché ? — Celui qui lève son regard sur Marie, conçue sans péché.

Ce péché, nous le tenons pour bien peu de chose, tout juste pour une peccadille. Nous le regardons dans sa matérialité : Adam et Eve ont mangé le fruit défendu, comme des enfants qui désobéissent à leurs parents. Y a-t-il si grand mal ?

Nous ne regardons pas la perversité d'une pareille attitude : la créature qui se dresse en face de son créateur, sa volonté de devenir semblable à Dieu, Dieu lui-même, comme autrefois l'ange prévaricateur.

Dieu voit cette perversité du mal. Il la juge telle, que ce péché retentira sur toute la descendance d'Adam, de la première à la dernière génération. Il la juge telle, qu'il faudra pour laver cette tache le sang de son divin Fils. Il la juge telle, qu'il ne peut admettre cette souillure même un instant sur celle qui sera sa Mère. Elle le déshonorerait en elle.

Il arrive que certaine spiritualité fait peu de cas de cette considération du péché. On la juge trop négative, peu exaltante. Qu'on parle plus de la grandeur de la grâce et moins de la perversité du péché. Prenons garde d'un certain angélisme : « qui veut faire l'ange fait la bête ». N.-S. ne met-il pas dans son Evangile une véritable fierté à affirmer qu'il est sans péché ? Quand il déclare que le démon n'a rien à voir en lui. Quand il défie ses ennemis : « Qui de vous me convaincra de péché ? »

Et Ste Blanche de Castille n'a pas trop mal réussi, qui a élevé son fils S. Louis dans la haine

du péché : « Mon fils, j'aimerais mieux te voir mort à mes pieds que de te voir commettre un seul péché mortel ! »

II. — *Le sens de la grâce*

Il n'en reste pas moins que la vraie gloire de l'Immaculée, c'est la grâce de Dieu, dont son âme est pleine dès le premier instant.

Et cela doit nous apprendre la valeur de cette grâce.

Nous risquons de ne pas l'estimer à son prix. C'est une réalité si secrète. Elle est immatérielle, impondérable, invisible. Et nous sommes frappés par ce qui brille, et par ce qui luit. La foi nous enseigne bien qu'elle est une très véritable participation de la vie même de Dieu (II Petr., I, 4), qu'elle fait que nous sommes nés de Dieu (Jo., I, 13), qu'elle mérite que nous soyons appelés et que nous sommes en réalité fils de Dieu (I Jo., III, 1) et les Maîtres nous enseignent avec S. Thomas que la richesse de la grâce d'un seul dépasse la richesse de nature de tout l'univers (**Som. Théol.**, Ia-IIae, q. 24, art. 3, ad 2). Dieu lui-même disait à une de ses saintes : « Si tu voyais une âme en état de grâce, tu en mourrais d'admiration et d'amour. »

Définition et comparaison qui nous donnent certes une haute idée de la grâce sanctifiante. Mais peut-être avons-nous besoin d'une leçon de chose. Nous sommes plus sensibles aux exemples. Or, dans le mystère de l'Immaculée que voyons-nous ? Dieu veut combler celle qu'il appelle à devenir un jour sa Mère. Que lui réserve-t-il pour cela ? Il ne lui choisit pas pour foyer une famille en vue. Il ne la place pas dans un milieu privilégié de la fortune. Il ne la veut pas comblée des biens ou des honneurs de ce monde.

Non ! cette créature, bénie entre toutes, **il la comble de sa grâce.**

Le mot n'est pas exagéré. Il la comble. C'est la plénitude de la grâce qu'il déverse en elle. Cette plénitude n'a de supérieure que celle qui est en Jésus, mais elle surpasse celle du plus grand saint et même de tous les saints. En Jésus c'est la plénitude de la source, en Marie celle du fleuve, dans les saints celle des canaux d'irrigation. Et le fleuve possède tout ce qui vient de la source et tout ce qui va dans les canaux d'irrigation, tandis que ceux-ci n'en sont que des ramifications. Ces comparaisons nous aident à comprendre cette plénitude surabondante qui est en Marie.

N'est-ce pas ce que nous dit la Bulle de la définition : « ...Puisant dans les trésors de sa divinité, Dieu la combla, bien plus que tous les esprits angéliques, bien plus que tous les saints, de l'abondance de toutes les grâces célestes, et l'enrichit avec une profusion merveilleuse, afin qu'elle fût toujours sans aucune tache, entièrement exempte de l'esclavage du péché, **toute belle, toute parfaite** et **dans une telle plénitude d'innocence et de sainteté** qu'on ne peut, au-dessous de Dieu, en concevoir une plus grande, et que nulle autre pensée que celle de Dieu même ne peut en mesurer la grandeur » (« **Ineffabilis Deus** »).

Aussi bien, qu'est-ce que la grâce, sinon l'œuvre de l'amour de Dieu en nous ? Nous autres, nous aimons la créature à cause des dons préexistants en elle : sa beauté physique, son charme de caractère, la grâce de ses manières ; Dieu, lui, crée en nous l'objet de son amour. Et il est bien certain qu'il a aimé Marie plus que tout autre, il l'a aimée et aimée d'un amour de complaisance : **Elegit eam et prælegit eam.**

Alors ne voyons-nous pas que la grâce est vraiment le plus grand des dons qu'il puisse nous faire et que la grâce initiale de Marie surpasse celle de tous les saints à leur sommet de sainteté ?

* *

Demeurez dans la grâce de Dieu ! Que Dieu vous conserve dans sa sainte grâce ; c'est par ce souhait chrétien qu'il faut finir. Le privilège de l'Immaculée Conception nous montre que la grâce est le grand don de Dieu. Mais pour le garder et pour l'accroître en nous, il faut de notre côté, avec son secours, éviter le péché, avoir par conséquent l'horreur du péché, qui ruine cette grâce divine.

Les deux choses vont de pair : qui tient à la vie veille à sa santé.

PASTORALE DES SACREMENTS SELON LE DIRECTOIRE

XXXII

LE SENS DU PÉCHÉ

On parle beaucoup de nos jours de « sens de la mesure », « sens des responsabilités », « sens des réalités », ces formules venant s'ajouter à d'autres peut-être plus anciennes comme « sens commun », « bon sens », etc. ; c'est dans la ligne de toutes ces expressions que vient se ranger celle-ci *le « sens du péché »* dont nous allons nous entretenir aujourd'hui.

I

Et tout d'abord qu'est-ce qu'un sens ? C'est une faculté (douée d'organe s'il s'agit d'un sens externe) qui nous permet de percevoir une action, un phénomène, qui se passe en dehors ou même au dedans de nous ; la perception produit une sensation ; exemple : le rhumatisant, par le sens du toucher, exposé au soleil, perçoit l'effet bienfaisant de sa chaleur : mieux être, diminution de la douleur ; conséquence ? il va chercher les endroits les mieux ensoleillés pour réchauffer ses membres perclus. A l'inverse, qui ressent une sensation de froid plus vif, s'habillera en conséquence.

Ainsi avons-nous, dans et par nos sens, des sensations, lesquelles nous conduisent à un comportement, un mode de vie déterminés. Si au contraire un sens est déficient, ne remplit pas son rôle, ou bien nous manquons une bonne occasion de faire le bien, où nous risquons un dommage, un accident ; dangereuse est la maladie qui ne s'annonce pas par par une douleur et qui est incurable le jour où enfin elle se révèle.

Nous avons aussi des sens internes : la cons-

cience pour déceler comme en un miroir ce qui se passe en nos âmes, le jugement pour apprécier le bien-fondé des choses et les mérites ou démérites des gens ; le sens du goût et le sens moral pour estimer ce qui est beau et ce qui est bien. Leur déficience à eux aussi sera cause de bévues parfois fort regrettables. On devine ici le rôle bienfaisant que peuvent remplir en ce domaine : la civilisation, l'éducation morale et la religion.

Et si nous entrons dans le domaine proprement surnaturel, nous arriverons, avec les vertus théologales de foi, espérance et charité, à un sens de Dieu, nous aidant à retrouver Dieu dans les œuvres de la création et dans celles de la grâce, et à nous orienter vers lui.

Et nous voici au « sens du péché ». Ce serait donc, d'après ce qui vient d'être dit, une faculté (de l'âme) permettant de détecter le péché pour nous le faire éviter ; je dis bien de détecter, car de grands saints qui n'ont jamais de leur vie fait une faute grave, ont possédé un sens du péché plus aiguisé que des pécheurs repentis. Il n'est donc pas nécessaire d'en avoir fait l'expérience pour fuir le péché.

Mais qu'est-ce au juste que le péché ?

II

La réponse à cette question, nous la trouvons dans l'Evangile, en plusieurs pages, mais spécialement en S. Matthieu (xv, 19) ; on sait que la loi de Moïse avait été par les Juifs surchargée de multiples préceptes, « fardeaux pesants et difficiles à porter », dit Jésus, lequel ne se gêne pas pour se soustraire à ces exigences. Et comme un jour Scribes et Pharisiens font reproche aux disciples de manger sans s'être lavé les mains, il en prend acte pour dire à tous : « Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme ; mais ce qui sort de la bouche », « car ce qui sort de la bouche vient du cœur et c'est cela qui souille l'homme ».

Comprenons bien cet enseignement du Maître : ce qui fait le péché, ce n'est pas l'acte en lui - même, quel qu'il soit, c'est seulement son dérèglement, son désaccord avec la loi morale, pour un chrétien son désaccord avec la pensée et la volonté de Dieu. Il n'y a donc faute réelle et imputable à son auteur que là où se trouve une pensée réfléchie et une volonté libre, en révolte contre Dieu. Par contre, combien se trompent tous ceux qui rusent pour contourner la loi, en évitant les actes défendus mais en poursuivant leur idée et cherchant leur satisfaction, à l'encontre même de l'esprit et du but de la loi.

Certains autres (ils s'illusionnent eux aussi) s'acharnent à délimiter ce qui est permis et ce qui ne l'est pas, se défendent à tout propos en disant : ceci n'est pas péché, je n'ai point fait de mal, telle chose n'est pas défendue ; mais s'ils pouvaient voir clair dans leur conscience, ou s'ils avaient la loyauté de dire ce qu'ils pensent, ils devraient reconnaître qu'ils sont non pas en « acte », mais en « état » de péché ; puisque le péché, le Christ le dit, ce n'est pas un acte matériel mais un désaccord avec Dieu ; et qu'ils ne se sentent pas en règle avec lui.

Autant il serait difficile de faire admettre cela à un athée, autant un chrétien, un homme de foi le doit comprendre. Il croit en Dieu, il sait que Dieu est maître par sa création et Père par sa grâce. Créateur et ordonnateur du monde, Dieu n'impose pas des lois fantaisistes et arbitraires, ses commandements sont les exigences de l'ordre, du bien, du beau ; respecter cet ordre c'est contribuer au bonheur de tous ; introduire le désordre dans l'œuvre divine (voyez Adam et le péché originel) c'est bouleverser toute chose et nuire à tous.

Mais Dieu est Père aussi, et il aime ses enfants adoptifs. Et pourquoi serait-il moins fier de ses enfants qu'un père d'ici-bas ; et pourquoi aurait-il une autre conception de l'honneur familial ? Et comment accepterait-il de gaieté de cœur que ses enfants se perdent, lui qui nous a été dépeint si bien dans la parabole de l'enfant prodigue ? Si vous voulez savoir ce que c'est que le péché, relisez-la lentement, cette belle histoire, la plus belle de l'Evangile peut-être. Lisez au besoin à travers les lignes ; voyez-le, ce père qui ne cesse de penser à l'absent, qui souffre de voir sa place vide, qui se demande ce qu'il devient, qui l'attend tous les jours, se porte au devant de lui, le relève avec bonté, l'embrasse avec amour, et fait tuer le veau gras et mobilise toute la maison pour s'associer à son bonheur, car « son fils est retrouvé ».

L'enfant prodigue, c'est l'image du pécheur séparé de Dieu par une faute grave, je le sais ; mais toute proportion gardée, ne peut-on en faire l'application même au péché véniel ? Ne voyons-nous pas, dans la même parabole, le fils aîné demeuré fidèlement à la maison, être cependant en désaccord avec son père, à propos de l'accueil fait au fugitif qui revient ? Tout péché est un désaccord avec Dieu.

Avoir le sens du péché, c'est sentir ce désaccord comme une blessure, comme une tare, comme une souffrance ; avoir le sens du péché, c'est sentir avec S. Augustin que Dieu nous a fait pour lui, c'est avec S. Benoît chercher Dieu de toute son âme, et fuir avec grand soin tout ce qui peut barrer la route, tout ce qui peut retarder ou compromettre la rencontre et l'union de l'âme avec Dieu. Avoir le sens du péché, c'est, à la façon d'un musicien dans un orchestre, se sentir impliqué dans une grande œuvre où il ne faudrait pas de fausse note, où il faut, tous, obéir au chef d'orchestre, et, s'il est possible, avec désintéressement, sans souci de compliment ou de diplôme ; avoir le sens du péché c'est jouer le jeu, loyalement, selon toutes les règles, avec le sérieux de certains enfants et de beaucoup de jeunes dans leurs compétitions sportives.

La confession fréquente (c'est là que nous voulions en venir) est-elle capable de donner ce sens du péché ? Assurément, si elle est bien comprise, ainsi que nous l'avons dit pré-

cédemment. En premier lieu, elle enlève le péché, et ce n'est pas en vain que le confesseur nous dit « allez en paix » ; notre contrition a précisément désavoué, pour le passé comme pour l'avenir, tout ce qui serait en désaccord avec Dieu, et sur ces bonnes dispositions est descendu le pardon divin. Notre faiblesse peut bien hélas, nous faire retomber, mais sans tarder, nous renouvellerons le désaveu, la réprobation de notre conduite et nous reviendrons à Dieu.

Normalement, la confession fréquente doit éliminer le péché mortel, au moins au bout d'un certain temps : la honte du péché, le regret de la peine faite à Dieu, les résolutions prises et reprises, les efforts accomplis et la grâce aidant doivent enfin triompher. Cela fait, et le terrain si l'on peut dire déblayé, l'âme s'attaquera au péché véniel ; elle y fera des découvertes, découvertes de sa faiblesse, de son inconstance, de ses misères ; et elle trouvera encore un vaste champ d'action.

L'examen particulier lui donnera une connaissance approfondie non seulement du péché mais de ce qui y conduit, et de ce qui l'accompagne et de ce qui suit ; le cortège d'un péché même véniel, ce n'est pas quelque chose de très joli ; souvent à considérer ce cortège, on trouverait matière à s'humilier ; ainsi peu à peu l'âme s'acheminera vers une intelligence plus ouverte des exigences divines et de ses responsabilités.

Nous avons signalé un écueil possible et qu'il faut connaître pour l'éviter : la recherche de la perfection pour elle-même, nuancée ou fortement teintée d'orgueil et d'égoïsme ; la manière d'éviter cet écueil, c'est d'accepter, non pas le péché bien sûr, mais la honte qui naît du péché passé, et d'en prendre acte pour compenser tout cela par un peu, voire par beaucoup d'amour, rejoignant ainsi la pensée du Christ dans son pardon à Madeleine.

Ainsi la confession fréquente doit conduire à une délicatesse de conscience progressive, à une connaissance plus exacte de la vie spirituelle, à un amour grandissant. Avec plus de lumière et dans une âme plus pure, les moindres fautes apparaîtront mieux, comme tache sur un linge blanc, et l'amour les voudra vivement effacer. Et il n'est rien de tel que l'amour pour faire admettre des exigences, pour inspirer confiance, pour aider à deviner et à comprendre, pour réaliser l'union des sentiments et des cœurs ; rien de tel que l'amour pour surmonter des difficultés, pour donner sans mesure. « Aime, disait S. Augustin, et fais ce que tu voudras », c.-à-d. ce que l'amour t'inspirera.

La faute de l'homme moderne, c'est d'avoir rejeté ou oublié Dieu et de s'être fait lui-même son Dieu, et de rapporter tout à son bien-être personnel et terrestre : l'égoïsme a tué en lui l'amour de Dieu et l'amour du prochain ; il a ainsi aboli, pratiquement, le double commandement de la charité ; il a perdu le sens de Dieu, et par contre-coup le sens du péché. Il retrouvera ce dernier en remettant Dieu à sa place, au centre de son cœur et de sa vie.

* *

Les hommes ont inventé le « radar » ; depuis, on a découvert que Dieu, pratiquement, avait doté certains animaux de quelque chose d'approchant. Le sens du péché, ne serait-ce pas une sorte de radar spirituel, capable de nous guider à travers les vicissitudes et dangers de ce monde vers Dieu qui nous aime et nous attend ?

RETRAITE MARIALE POUR RELIGIEUSES

IV
La « Vraie dévotion » à Marie

Un saint qui vivait dans la première partie du XI^e^ siècle, et qui fut Abbé de Cluny, S. Odilon, était perclus des jambes lorsqu'il était enfant. Les serviteurs de la famille ayant emmené en voyage le petit infirme, le déposèrent un jour dans une église consacrée à la Vierge Marie. L'enfant, livré à lui seul, se traîna jusqu'à l'autel, s'agrippa à la nappe, et fut instantanément guéri. Vous devinez combien fut fervente désormais sa dévotion pour Marie. Devenu adolescent, il imagina, dans son ardeur, de se placer sous sa suzeraineté, à l'image des vassaux de son temps qui se soumettaient aux grands seigneurs pour les honorer et être protégés par eux, et à l'image des serfs qui se donnaient à l'Eglise, la seule grande puissance capable alors de s'opposer aux exactions des châtelains. Il entra dans la chapelle dédiée à la Vierge, mit sa tête sur l'autel, et s'écria :

« Pieuse Mère du Sauveur, à partir de ce jour et pour la vie, possède-moi tout entier ; sois dans mes besoins une avocate pleine de miséricorde. Après Dieu, rien ne m'est plus cher que toi ; de mon plein gré je me livre à toi ; je suis ton serf pour l'éternité » (*Histoire de l'Ordre de Cluny*, par Pignot, I, p. 306-307).

Ce « servage » ou « esclavage » de Marie devait être pratiqué par d'autres dans la suite et aboutir à son apogée au XVII^e^ siècle avec les premiers Sulpiciens et S. L.-M. de Montfort. Après une éclipse due au Jansénisme, il refleurit aujourd'hui avec plus de vigueur que jamais, et alimente la piété d'une immense quantité d'âmes. Il est même le fondement de congrégations religieuses et d'un mouvement apostolique tel que la Légion de Marie.

Ce qui confirmerait les bases doctrinales de cette « vraie dévotion », c'est que nous la voyons parfois s'épanouir spontanément, en dehors de toute influence du mouvement sulpicien et montfortain. Ainsi, avant même que S. L.-M. de Montfort ait écrit son *Traité de la Vraie dévotion à la Sainte Vierge*, une mystique flamande, Marie de Sainte Thérèse († en 1677), pratique d'elle-même l'union à Jésus « en Marie, pour elle, avec et par elle », et elle ajoute ce témoignage : « pour ma part,

je n'ai jamais entendu dire ni lu rien de pareil » (Cahier de la Vierge : *L'union mystique à Marie,* p. 64). De même encore, on sait à quel point la dévotion de Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus ressemble à celle de S. L.-M. de Montfort (quoique avec moins de prééminence). Or, assurait sa sœur, Mère Agnès, dans un témoignage inédit : la sainte « n'a pas eu, pendant sa vie, l'occasion de lire le *Traité* du Bx Grignion de Montfort ni aucun travail s'y rapportant, et elle n'en a jamais parlé à ses novices, lorsqu'elle les entretenait de sa tendre dévotion, tout à fait personnelle, à la T. S. Vierge » (lettre datée du 27-9-34).

Le *fondement doctrinal* de cette dévotion se trouve exposé dans nos deux dernières conférences. Je me bornerai donc à en exposer brièvement la *nature* et la *valeur.*

I. — *Nature de la « Vraie dévotion »*

On peut dire que cette dévotion consiste essentiellement en deux éléments : une consécration parfaite et une vie d'union avec Marie.

1° Une consécration parfaite.

Parfaite, parce qu'elle va plus loin que la consécration habituelle, dont je vous ai entretenus. On abandonne à Marie tout ce que l'on a et tout ce que l'on possède : biens corporels (santé, possessions, avenir temporel, etc.) ; biens spirituels (travaux intellectuels, vie du cœur, etc.) ; biens surnaturels (les mérites dûs à nos bonnes actions : les uns — nos mérites de « condignité, incommunicables — pour qu'elle les conserve ; les autres — mérites de « convenance », impétratoires et satisfactoires — pour qu'elle les applique à qui elle voudra).

Cela n'empêche naturellement pas de faire son devoir d'état, de prier pour ses parents, etc. ; mais dans la mesure où nos mérites sont libres, nous les laissons à la disposition de Marie. Si, par exemple, elle préfère ne pas exaucer temporairement les prières que nous lui adressons pour notre apostolat personnel, et appliquer la valeur de ces prières à la conversion d'âmes que nous ignorons totalement, elle en est libre en vertu de notre renonciation.

2° — Une vie d'union avec Marie. La consécration n'est pas un rite magique qu'il suffirait de poser une fois pour toutes et qu'on pourrait oublier ensuite : elle ne servirait pas à grand'chose (comparez avec les vœux de religion). C'est, comme dit le P. Régamey, « un engagement de mener la vie mariale » (Cahier de la Vie Spirituelle : *La Sainte Vierge figure de l'Eglise,* p. 189). Elle consiste à nous faire faire toutes nos actions, dans la mesure du possible, « avec Marie, par Marie, en Marie et pour Marie », afin, bien entendu, de les mieux faire en dernier lieu en Jésus-Christ et pour Jésus-Christ.

II. — *Valeur de la Vraie dévotion*

Parmi les auteurs qui ont écrit sur cette dévotion mariale, S. L.-M. de Montfort est celui qui a traité le sujet avec plus de richesse, d'onction et de pénétration. C'est lui surtout qui l'a popularisée, avec son « *Secret de Marie* » et son « *Traité de la Vraie dévotion à la Sainte Vierge* ». Son style date un peu ; le relief qu'il donne au terme et à la réalité de « l'esclavage » ne plaît pas à tout le monde aujourd'hui ; on peut trouver qu'il attribue trop d'importance à la cession de nos pauvres mérites, à notre époque si peu soucieuse du salut personnel et plutôt orientée vers le bien des « communautés ». Quoi qu'il en soit de ces défauts, il convient de s'arrêter surtout à ce qu'il y a de positif et d'essentiel dans cette dévotion, et qui est si solide que, dit le Saint, on ne pourrait pas la condamner « sans renverser les fondements du christianisme » (*Traité,* n° 163).

Voyons très sommairement les avantages qui résultent de la consécration proprement dite et ceux qui résultent d'une vie d'union avec Marie.

1° Avantages de la consécration. Deux principaux :

— *a) le détachement.* L'amour-propre est le grand adversaire de la sainteté : on se recherche plus ou moins consciemment, et souvent sans s'en rendre compte du tout, dans les actions apparemment les plus désintéressées, et même, hélas ! en apostolat (enseignement, soin des malades, etc.). Or quand on est convaincu que le résultat total de notre activité est entre les mains de Marie, l'égoïsme est attaqué à sa source.

— *b) la persévérance.* La Sainte Vierge prend au sérieux — s'il est permis de s'exprimer ainsi — l'hommage qu'on lui fait en se consacrant à elle. Si peu qu'on lui soit fidèle, elle garde précieusement le trésor qu'on lui a confié. Un théologien moderne (le P. Garrigou-Lagrange) explique cela en se basant sur la doctrine thomiste : supposons qu'un « esclave » de Marie ait 10 talents au moment où il commet un péché mortel ; Marie l'aidera à se relever avec ces 10 talents (alors que, d'après les thomistes, un pécheur qui se relève avec une ferveur moindre qu'auparavant, peut très bien, par exemple, ne se trouver qu'avec 2 ou 5 talents).

2° Avantages de la vie d'union a Marie. Deux principaux :

a) *Elle favorise l'humilité.* On ne va jamais seul à Jésus ; même à la messe, et pendant la communion, on s'unit à Marie, on fait passer par son Cœur Immaculé les prières d'adoration, de demande, d'action de grâces, etc. Il en résulte une conviction de plus en plus profonde de la grandeur de Dieu et de notre misère. Quand on a vécu ainsi pendant des années, cette humilité foncière ne s'exprime pas seulement à l'église, mais dans tout le comportement quotidien : on a pour ainsi dire acquis la vertu d'humilité automatiquement et suavement. Combien de personnes n'y arrivent jamais, faute de connaître ce « secret » !

De là résultent d'autres vertus, « filles » de

l'humilité : on pratique plus facilement l'*obéissance*, la *pauvreté*, l'*esprit d'enfance*, et tant d'autres vertus que Marie nous communique par son intercession et son exemple.

b) *Elle favorise le progrès surnaturel.* A force de prendre Marie comme modèle dans toutes nos actions, il est forcé que nous arrivions à lui ressembler un peu. C'est un fait curieux d'ailleurs qu'il y a comme un air de famille et de ressemblance entre les âmes mariales qui vivent à fond et avec persévérance leur consécration.

C'est qu'il n'y a aucun danger à prendre Marie comme modèle. On pourrait presque dire que ce danger existerait dans une imitation inintelligente de Jésus, car il est Dieu et il agit en Chef, en Prophète ; il nous faut donc adapter ses exemples à notre situation (pensez p. ex. aux vendeurs chassés du temple, aux malédictions lancées contre les pharisiens). Mais Marie est une pure créature : nous n'avons aucune transposition de ce genre à faire quand nous l'imitons ; nous pouvons la copier pour ainsi dire aveuglément.

Conclusion

Ce bref schéma n'est qu'une pâle introduction à cette belle dévotion. Pour la comprendre et la vivre il faut une étude persévérante. Si parmi vous — et parmi d'autres fidèles — certaines n'ont AUCUN ATTRAIT POUR UNE VIE MARIALE, je leur livre ces réflexions :

1. — Il peut se faire que ce manque d'attrait soit voulu ou *permis par Dieu.* Cette dévotion n'est pas un élément essentiel au salut (quoique la dévotion ordinaire à Marie soit un minimum indispensable). Elle n'est qu'un moyen parmi d'autres, le meilleur peut-être, mais un moyen quand même : le tout est d'aimer Dieu de tout son cœur.

2. — Il y a peut-être là une *ignorance de la théologie.* Un grand théologien que j'ai eu l'occasion de citer aime à raconter comment, étant jeune religieux, le *Traité de la Vraie dévotion* lui étant tombé sous la main, il le remit à la bibliothèque après lecture sans être convaincu. Mais quand il le rouvrit après avoir étudié la théologie, ce fut un émerveillement. Donc commencez par étudier la théologie, et spécialement la théologie mariale.

3. — Voyez si votre répugnance ne serait pas due à *l'orgueil.* « Il y a un grand orgueil à vouloir se passer du recours constant aux deux grands médiateurs que Dieu nous a donnés à cause de notre faiblesse » : Jésus et Marie (P. Garrigou-Lagrange, *Vie Spirituelle,* 1924, p. 23).

4. — De toute façon, si vous reconnaissez le bienfait de cette dévotion et que vous n'ayez pas d'attrait pour elle, « *priez pour être attirées* », frappez avec persévérance à la porte de Marie : il n'est pas possible qu'elle reste longtemps insensible à vos supplications.

LECTURES BIBLIQUES

I

ABRAHAM

II. — L'alliance

Les premiers chapitres de l'histoire d'Abraham ont mis en relief sa personnalité religieuse. Il est vraiment digne des promesses qui lui ont été faites. Cependant s'il est présent sur le sol de Canaan, il n'y possède encore rien en propre. Chose plus grave, il est sans enfant. Comment sa race pourrait-elle entrer en possession de cette terre, Dieu ne semble-t-il pas se jouer de lui ? Dieu réitère au contraire l'assurance qu'il est avec celui qu'il a choisi. « Ne crains pas... ta récompense sera très grande » (XV, 1). Il annonce qu'Abraham aura un fils, un être issu de son sang, qui sera son héritier. Et pour confirmer sa promesse, Dieu fait alliance avec Abraham.

Dieu avait déjà fait alliance avec l'humanité en la sauvant du déluge. Il avait conclu avec elle un pacte par lequel il s'engageait à ne pas la détruire (VII, 18 ; IX, 8-17). Maintenant l'engagement qu'il contracte est de caractère positif (XV et XVII). Il sera plus tard complété par l'alliance contractée avec le peuple élu tout entier au Sinaï (Exode, XXIV), en attendant l'alliance définitive qui devait être scellée par le sang du Christ (Luc, XXII, 20).

Parler en tous ces cas d'alliance, pourrait cependant paraître impropre. L'homme et Dieu ne peuvent se placer sur le même plan. Ce que Dieu promet est donc purement gratuit et, s'il demande quelque chose de la part de l'homme, il n'en a nul besoin. Tout reste pure grâce.

Le sacrifice d'alliance (XV)

C'est ce qui apparaît au cours du sacrifice qui, dans un premier récit, scelle cette alliance.

Il est précédé d'une promesse divine : la postérité d'Abraham sera, comme les étoiles du ciel, innombrable (XV, 5). Abraham croit en cette promesse, en Dieu qui la lui fait. Une telle attitude de sa part mérite que Dieu le tienne plus encore que par le passé pour un juste (℣ 6). Sa foi est mise à l'épreuve ; il exprime bien une certaine inquiétude (℣ 2), mais devant l'assurance divine elle s'efface aussitôt. Il plaît ainsi à Dieu qui va resserrer encore les liens qui l'unissent à lui par le moyen d'une étrange cérémonie, qui est un sacrifice d'alliance (XV, 9-10 ; XVII, 17).

Il nous est difficile de saisir la signification symbolique de tous les détails du récit qui nous le décrit. Une allusion à un rite semblable peut nous aider à le mieux comprendre. Elle se trouve dans un texte de Jérémie, rapportant les paroles de Dieu. « Je rendrai les hommes qui ont transgressé mon alliance, qui n'ont pas respecté les termes de l'alliance qu'ils avaient contractée (mot à